



RR/AG  
12/XI/97

Le président

**Rapport sur l'admission à soutenance de la thèse présentée en vue du doctorat de l'Institut d'Études Politiques de Paris par M. Alexandre Pajon : Les sociologues français de l'entre deux guerres et la tentation du politique, préparée sous la direction de M. Serge Berstein.**

La thèse se déploie sur quatre tomes totalisant 935 pages dont 659 pour le texte proprement dit. Le reste, à cheval sur les tomes 3 et 4, associe une bibliographie, qui est en dépit de son appellation plus raisonnée que critique, la liste aussi complète que possible, des ouvrages publiés par les sociologues étudiés, un index et de copieuses annexes.

Le sujet requiert au point de départ une définition de l'ensemble visé : qui sont les sociologues et comment les reconnaître ? La question renvoie à une autre interrogation préalable : qu'est-ce que la sociologie ? A cette question il ne peut être répondu par une définition intemporelle : il s'agit, en se gardant de tout anachronisme, de préciser l'idée que se faisaient de la sociologie les contemporains et en fonction de laquelle tel ou tel se considérait comme sociologue. Or à l'époque, si la sociologie est grandement tributaire de Durkheim et de son école, la notion est encore relativement floue, ses contours mal définis et la sociologie doit conquérir de haute lutte sa place dans l'enseignement et la recherche.

L'élucidation de la notion et le recensement des sociologues passent par un inventaire des institutions et des lieux. Cette partie n'est pas la moins intéressante : la thèse examine ainsi tour à tour les établissements d'enseignement supérieur, dénombre les chaires détenues par les sociologues, mentionne les sociétés savantes, décrit les revues et les publications. Alexandre Pajon dresse ainsi un état des lieux qui inclut des

monographies fort précieuses, telles celles sur le Musée social ou le Centre de documentation de l'École normale supérieure.

De la sociologie la thèse passe ensuite aux sociologues. Pour les identifier l'auteur combine plusieurs critères dont l'utilisation conduit à retenir cent un noms. Il expose alors la population ainsi constituée à une batterie de critères qui aboutit à la distribuer en diverses catégories en fonction de l'âge, de l'appartenance professionnelle, des origines ou des convictions religieuses. Pour caractériser cette démarche, Alexandre Pajon a une image heureuse : il parle de géodésie du champ sociologique. Importante est la distinction entre les universitaires et les non-enseignants. Se révèle aussi le poids de la rue d'Ulm. De tous les facteurs qui départagent les sociologues le plus important est celui de l'âge qui permet de distinguer trois générations successives : celle des fondateurs nés autour de 1860, celle des maîtres des années Trente qui connurent l'affaire Dreyfus et grandirent avec la République, celle enfin qui connut la guerre sans la faire parce que trop jeune et dont l'essentiel de la carrière se déroulera après la seconde guerre. Trois figures de normaliens illustrent entre autres la succession de ces groupes générationnels : Célestin Bouglé, Marcel Déat, Roger Caillois. Cet exercice de prosopographie fait revivre des penseurs aujourd'hui bien oubliés et qui eurent en leur temps une grande influence : ainsi pour n'en citer que deux Célestin Bouglé et Jean Izoulet.

Cette investigation ne fait pas perdre de vue l'objet propre de la thèse : la relation entre sociologie et sociologues d'une part et la politique de l'autre. Tout ce qui précède a pour raison d'être d'introduire à une étude minutieuse des liens personnels que chacun des sociologues recensés a entretenus avec la politique : on passe ainsi du portrait de groupe à la biographie, ce qui nous vaut une galerie de médaillons. On peut parfois s'interroger sur la pertinence des choix effectués comme sur certaines absences et plus encore sur les disparités dans l'attention qui leur est accordée : pourquoi par exemple avoir fait pareille place à Claude Lévi-Strauss qui a droit à quelque 120 pages alors que Raymond Aron n'en a que quatre ? Pourquoi avoir été si généreux pour Roger Caillois dont la restitution du parcours occupe 108 pages ? A eux deux ils couvrent plus du

tiers de la thèse : n'est-ce pas disproportionné ? Au reste pour ces deux sociologues la thèse est largement redevable à des travaux antérieurs. En outre le récit de leur formation intellectuelle comporte des développements certes intéressants mais qui sont souvent des excursions comme sur les étudiants socialistes ou les rapports entre surréalistes et parti communiste.

La thèse rappelle ce que fut le projet des républicains et les espoirs qu'ils fondaient sur la sociologie pour la formation du civisme. De ce fait l'introduction de la sociologie dans le programme des écoles normales primaires devint un enjeu des batailles politiques. La division habituelle entre droite et gauche apparaissant trop sommaire pour traduire et exprimer la diversité de cette population, Alexandre Pajon lui substitue un autre principe de classification à partir de l'acceptation ou de la critique de la société existante, entre ceux qui ambitionnent de contribuer à l'instauration d'un nouvel ordre social et ceux qui rêvent de restaurer l'ordre traditionnel. Il y a ainsi d'une part ceux qui travaillent à la paix sociale et qui acceptent la République parlementaire et de l'autre ceux qui privilégient la rupture ; ces derniers se situent plus à gauche ou plus à droite. Cette division ne rend cependant pas complètement compte de la réalité puisque la thèse est obligée de constituer une catégorie distincte avec les sociologues du sacré : typologie qui ne se réfère plus à l'attitude à l'égard du politique mais à l'objet de la curiosité scientifique. Dans ce panorama des écoles sociologiques une place est heureusement restituée à des tendances trop souvent oubliées : c'est le cas des sociologues qui gravitaient autour du Musée social ou des penseurs qui s'inspiraient de l'intransigeantisme catholique.

La thèse apporte ainsi beaucoup d'informations. Quelques erreurs ou inexactitudes trahissent parfois une connaissance approximative de l'histoire générale, en particulier de l'histoire politique. La construction est satisfaisante, l'écriture aisée rend la lecture facile. L'ensemble est d'un grand intérêt et je recommande en conséquence.

*René Rémond*

René RÉMOND